

François Guérout

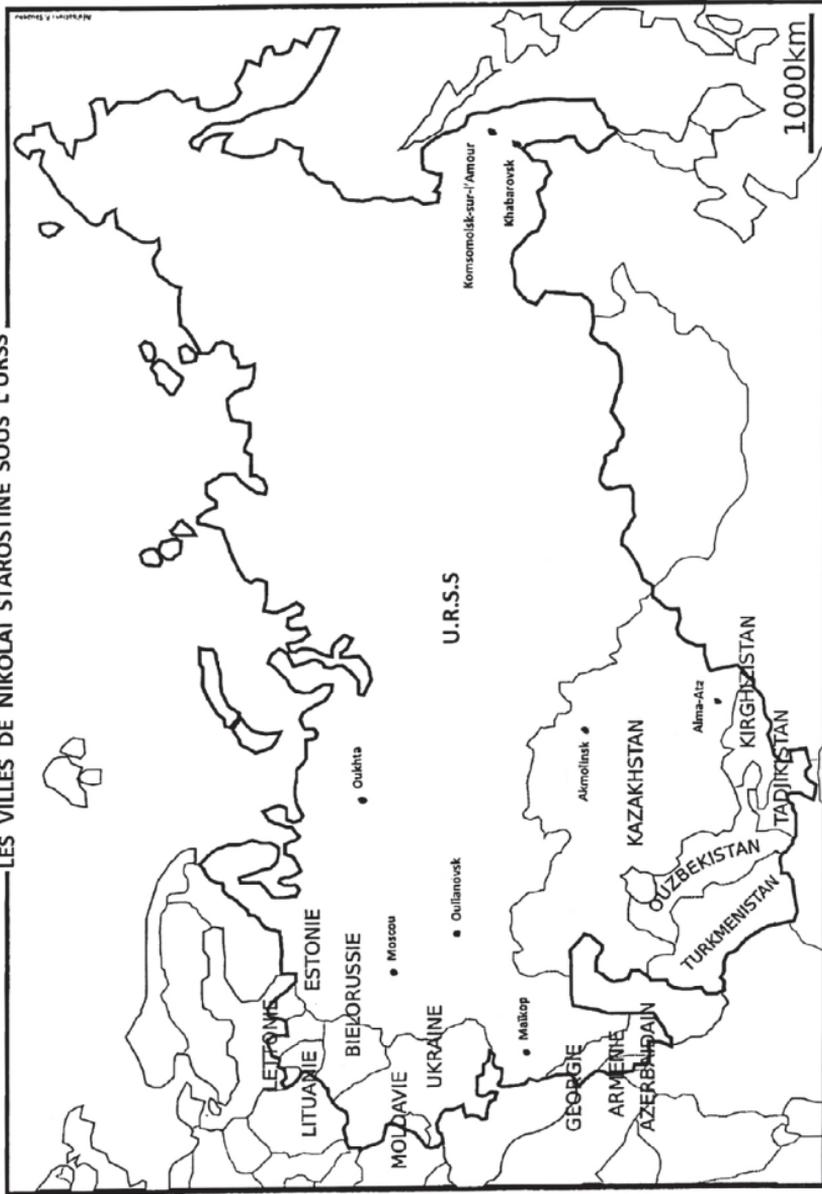
**GOULAG
FOOTBALL CLUB**

 Editions *In fines*

« En fait, dans un match de football,
tout se complique du fait de la pré-
sence de l'équipe adverse. »

Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*,
Tome 1 (« Théorie des ensembles pratiques »),
Livre 2 (« Du groupe à l'Histoire »),
Éditions Gallimard, 1960.

LES VILLES DE NIKOLAÏ STAROSTINE SOUS L'URSS



- I -

— Dites-moi, camarade Pavel Dmitrievitch Beridzé, avez-vous déjà assisté à un match de football? Je veux dire : un vrai match de football, avec de vraies bonnes équipes, dans un vrai stade avec du public, en championnat ou en coupe?

En entendant la question, l'officier du NKVD eut un court instant d'hésitation. Mais, visiblement, son très haut supérieur hiérarchique ne plaisantait pas; de toute façon, chacun savait que Lavrenti Pavlovitch Beria ne plaisantait jamais, encore moins quand le chef de la Sûreté de l'Union soviétique vous recevait dans son bureau personnel, en plein cœur de la Loubianka, le siège des services secrets à Moscou. En entrant dans la pièce, Beridzé n'avait pu s'empêcher de contempler les lieux : la superficie lui avait paru vraiment énorme, que parvenaient à peine à meubler le grand fauteuil de cuir qu'occupait Beria, les deux chaises rudimentaires prévues pour les visiteurs, le bureau massif recouvert d'une maroquinerie verte, d'un

vert identique à celui de l'abat-jour de la lampe imposante qui l'éclairait, avec sur un côté trois téléphones, dont l'un, disait la rumeur, permettait d'appeler directement Staline. Le guide suprême de la révolution prolétarienne n'était d'ailleurs pas bien loin, puisque son portrait démesuré, encadré de dorures, habillait presque à lui seul un pan entier de la pièce, juste au-dessus d'un large sofa. Mais l'œil avisé du tchékiste remarqua surtout l'absence de fenêtres et les épais tapis accrochés aux murs, permettant d'étouffer les bruits, qu'ils viennent de l'intérieur ou de l'extérieur, de sorte que le seul ronronnement perceptible était celui du grand ventilateur installé au plafond, et qui, en cette chaude journée d'août 1941, tournait à plein régime.

Lorsqu'il avait reçu l'ordre de se rendre en ces lieux, toutes affaires cessantes, Beridzé avait été extrêmement surpris. Il n'appartenait pas, ni de près ni de loin, au cercle des proches du commandant en chef du NKVD, ni à ses terrifiants hommes de main chargés d'exécuter les plus sales besognes, et que le service, en interne, surnommait « les gorilles de Beria ». Pourtant, une relation privilégiée existait bien entre les deux hommes. Cela tenait beaucoup au fait qu'ils étaient originaires du même village en Géorgie : Merkheouli, un petit village rural situé dans les terres, mais non loin de la grande ville de Soukhoumi, que borde la Mer Noire, dont les effluves entêtants rivalisent,

à l'automne, avec les senteurs âcres des champs. Beridzé y était né en 1907, huit ans après Beria, et avec une telle différence d'âge, ils ne s'étaient guère fréquentés pendant leur jeunesse. Mais Eka, la maman de Pavel Dmitrievitch, était très proche de Teklé, la maman de Lavrenti Pavlovitch : toutes deux étaient devenues veuves précocement, et avaient dû délaisser la ferme pour aller travailler à la ville, si bien qu'elles faisaient souvent le trajet ensemble jusqu'à Soukhoumi – ainsi avait germé une amitié d'autant plus féconde qu'elle s'enracinait dans la solidarité féminine, façonnée par les épreuves de la vie. Aussi, lorsqu'en 1923 Eka décéda d'une pneumonie foudroyante, Teklé fit-elle promettre à son fils préféré d'avoir toujours, désormais, un regard bienveillant et protecteur sur la destinée de Pavel, qui était enfant unique. Lavrenti Beria, qui d'ordinaire ne s'encombrait d'aucun sentimentalisme, se sentait-il tenu par cette promesse, même encore aujourd'hui, alors que douze années s'étaient écoulées depuis la mort de sa propre mère ? C'était une question à laquelle Pavel Beridzé n'aurait osé répondre.

Toujours est-il qu'en cette même année 1923, Beria avait déjà commencé son ascension professionnelle : dirigeant de la Tchéka pour la Géorgie, c'est avec le prestige du haut-fonctionnaire qu'il fit, au printemps, une petite visite à son village natal, chacun se pressant pour voir son bel uniforme, ses lourdes décorations et surtout sa grande voiture

avec chauffeur. Pavel lui aussi était venu à sa rencontre et lui avait serré la main. « Il est temps de t'intéresser à ton avenir », lui avait dit la célébrité locale. « Et ton avenir est tout tracé. Car sais-tu ce qu'a dit le camarade Lénine? "Un bon communiste est en même temps un bon tchékiste." Je suis sûr que tu veux devenir un bon communiste? Alors, je vais te recruter à la Tchéka. » Et c'est ainsi qu'à l'âge de seize ans à peine, Pavel Dmitrievitch entra dans la police politique géorgienne. Il y gravit peu à peu les échelons pour y devenir un enquêteur zélé, et bientôt maître dans l'art de la falsification. Lors de la grande purge de 1937 en Géorgie, qui s'abattit notamment sur les vieux bolcheviques, il fit preuve d'une efficacité redoutable, exécutant scrupuleusement les ordres, nourrissant des dossiers à charge souvent montés de toutes pièces – des « lipa », des dossiers bidons dans le jargon tchékiste – sans que cela ne lui posa outre mesure des problèmes de conscience : la lutte contre les ennemis du peuple devait être impitoyable, et même des révolutionnaires aguerris pouvaient, à leur insu, baisser la garde et se faire pervertir par le complot droitiste. Oui, c'était bien à la racine qu'il fallait éradiquer le mal, quitte à anticiper les faits : la nonchalance n'était-elle pas en soi une faute politique criminelle, à l'heure où les adversaires de la révolution fourbissaient sournoisement leurs armes? Dans la saine compétition socialiste entre enquêteurs